

DE LA “VIE SOCIALE” DES RÉCITS MÉDIATIQUES

Une ethnosociologie focalisée

Gérard Derèze¹

La question dont je vais traiter, et qui ne s’inscrit pas dans des perspectives plus vastes ou plus “totales” d’une réflexion visant une anthropologie générale ou généralisée, peut paraître assez simple à formuler : comment peut-on mettre en place une enquête dite ethnologique ou ethnographique qui puisse nous dire quelque chose à propos des modes d’implantation, de circulation, d’abandon, d’augmentation, de transformation, de reconfiguration, de dissémination, de contamination... des récits médiatiques dans l’espace social ?

Autrement dit, qu’est-ce que les récits médiatiques “viennent faire” dans la vie ordinaire, dans la vie des gens ? Comment font-ils souche, comment se trouvent-ils délaissés ou malaxés, intégrés dans des configurations représentationnelles et pratiques et comment “travaillent-ils”, à leur tour, ces configurations ?

Cette question d’apparence presque évidente devient beaucoup plus complexe dès qu’on se frotte, d’un peu plus près, à une tentative de mise en œuvre empirique. Bien sûr dans les constructions spécula-

¹ Professeur au Département de communication de l’Université catholique de Louvain et membre de l’Observatoire du récit médiatique.

tives et en chambre auxquelles les chercheurs s'adonnent, à des rythmes divers et avec une frénésie et un plaisir relativement variables, la volonté de bouclage théorique ne pose guère de difficultés et, tout au contraire, elle paraît même riche de tous les possibles. Ainsi il semble s'établir assez logiquement entre les récits médiatiques –que nous considérons jusqu'à présent dans le cadre de l'Observatoire du récit médiatique comme essentiellement liés à l'information–, les usages ou les bricolages sociaux qui en sont faits et leur univers ou leur champ de production, un bouclage d'une portée et d'une pertinence interprétative majeures.

Convaincu du fondement épistémologique et de la productivité (potentielle) scientifique et sociale de cet horizon paradigmatique, je vais essayer d'en dégager quelques contours qui paraîtront bien plus hésitants et problématiques que l'élan volontariste, ici exprimé, ne le laisserait supposer dans un premier temps.

Dans cette perspective, je vais essayer, dans les lignes qui vont suivre, de m'interroger sur quelques conditions de mise en œuvre d'une recherche concrète ainsi que sur quelques pistes opérationnelles.

Cinq préalables

Avant d'aborder véritablement mon propos, il me paraît indispensable de préciser cinq éléments préalables afin de fixer clairement le cadre de ma réflexion.

1. Je pense qu'il faut éviter le piège des termes et en même temps être suffisamment précis pour nommer la démarche que l'on se propose de mettre en œuvre et ainsi l'inscrire dans ce qu'on pourrait appeler un "système de parenté disciplinaire". Autrement dit et d'une certaine façon, peu importe les querelles de chapelles et la détermination de frontières strictes entre des façons de faire des sciences sociales que l'on peut nommer de diverses manières : anthropologie du présent, ethnographie de la communication, ethnologie de la France –selon une expression consacrée au sud de nos frontières nationales–, sociologie qualitative, descriptive ou du présent –selon l'expression d'Edgar Morin–, anthropologie autochtone, indigène ou de la modernité, ethnologie de l'ici et du maintenant... Au-delà de la relative indétermination de ces univers ou de ces champs et de leurs zones de recouvrement ou de distinction, voilà, en tout cas, mon

univers de références esquissé, évoqué et, au travers de toutes ces dénominations, spécifié par la nécessité du contact effectif avec les acteurs sociaux, avec les gens, c'est-à-dire par l'insertion et l'implication personnelles du chercheur.

Mais pour tenter de donner un peu de corps à cette riche imprécision, je propose d'appeler, peut-être provisoirement, *ethnosociologie* la démarche envisagée ici, afin de marquer l'association et l'interpénétration des contenus théoriques et méthodologiques et de signifier la préférence –voire le choix radical– pour l'empiriquement appréhendable, le contemporain historiquement inscrit et le paradigme compréhensif. En disant ethnosociologie, je soutiens également qu'il est indispensable non pas d'appréhender la totalité de la société, mais bien de situer et de relier la parcelle d'activité humaine étudiée à son contexte, compris dans un sens large et actif.

En utilisant ce terme, je donne la priorité à ce que les gens disent, font, disent de ce qu'ils font et font de ce qu'ils disent. Ce qui a des conséquences tant épistémologiques que méthodologiques et éthiques. Cette position de recherche implique donc la reconnaissance de l'incertitude, des mouvements et des turbulences qui vont agiter le processus de recherche lui-même.

2. Ce que j'aborde dans la suite du présent texte n'est envisagé que par rapport à la question que j'évoquais au départ. Il y a donc, en regard de l'élaboration d'un projet ethnosociologique plus large, des réductions et des spécifications qui opèrent. En d'autres termes, ce que je dis ne vaut que pour ce que je prétends traiter.

Le choix de départ, discutable comme tous les choix en même temps initiaux et fondateurs, est clair et affirmé. Il s'agit de s'engager dans la voie d'une ethnosociologie focalisée, c'est-à-dire d'une approche qui annonce sa préoccupation centrale, nodale pour une pratique ou une activité sociale¹ et pour qui le terrain délimité et "investi" est considéré comme un cadre de recherche (la recherche est menée dans tel lieu précis : village, quartier, entreprise....) où la prise en considération des traits et des spécificités (contextuelles) de la vie sociale est nécessaire.

3. Je ne m'arrêterai pas ici, faute de place, à la dimension narrative de l'ethnologie et donc je n'aborderai pas les questions de l'écriture ethnographique, du "balancement" description-narration

¹ Il s'agit ici des appropriations, des déploiements et des usages sociaux des récits médiatiques.

dans le texte anthropologique, du statut de la parole et des récits rapportés...¹.

4. La réflexion que je propose doit être entendue comme l'arrêt sur certains traits d'un programme qui favorise la contention, c'est-à-dire le débat et la concentration momentanée des réflexions sur un objet.

5. Enfin et pour en terminer avec les mises au point préliminaires, je voudrais simplement rappeler, comme en écho, l'objectif que Norbert Elias assignait à la science : "faire connaître aux êtres humains quelque chose qu'ils ignoraient, faire progresser le savoir humain, le rendre plus exact ou mieux adapté"². Et si on soutient avec cet auteur qu'en fin de compte ce qui est déterminant et légitimant, c'est la découverte et non la méthode, cela implique d'autant plus, de mon point de vue, l'exigence et l'explicitation méthodologiques en vue de permettre et de promouvoir la confrontation scientifique.

La position d'Elias implique probablement aussi la nécessité de toujours poser des questions qui sont éminemment morales et politiques : "À qui ça sert ?" et "À quoi ça sert ?".

Abordons maintenant la question que je posais au départ et que je pourrais reformuler, un peu naïvement, de la manière suivante : "Que deviennent les récits médiatiques quand ils sont déversés dans le «bain social» ?", en définissant ces récits médiatiques de façon consciemment restrictive comme des récits d'actualité ou, peut-être plus exactement, en ce qui concerne ma perspective de recherche, comme des récits dans l'actualité.

Mais avant d'aller plus loin, il me faut rapidement évoquer, à ce moment, le vaste champ des études de réception dans lequel prennent place –de façon multiple et diversifiée– nombre de recherches qui alimentent, par ailleurs, un vaste débat critique.

Il me paraît à ce propos qu'il faut tenter de dépasser le constat d'un certain nombre de distinctions et de ruptures paradigmatiques qui avaient déjà été entrevues au début des années soixante par des auteurs comme Georges Friedmann et qui, depuis, ont été largement disséquées et commentées en mettant en avant le basculement des

¹ A ce propos, le lecteur pourra se reporter, dans ce même numéro, à l'article de Véronique Duchenne, intitulé "Des faits au texte : quelques aspects rhétoriques de l'empirisme" et publié dans la rubrique "Arguments". Cet article propose une réflexion centrée sur des textes de Clifford Geertz et Mondher Kilani.

² N. ELIAS, E. DUNNING, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994, p. 26.

effets aux usages, ce renversement de déterminisme qui opère un transfert radical du pouvoir du message à l'omnipotence du public.

Pour dépasser ce constat, alimenter notionnellement et empiriquement notre perspective d'investigation et ainsi rejoindre bon nombre de chercheurs qui –pour complexifier la perspective– proposent ou reprennent des notions telles que la connivence, l'ethos de classe, la co-construction par le public, les tactiques de bricolage..., il nous faut d'abord rester attentif et nous intéresser aux recherches qui se développent dans cette "frange" des sciences de l'information et de la communication¹. Il faut ensuite, me semble-t-il, en fonction de la question qui est la nôtre et qui est un peu décalée par rapport à ce champ d'études, réinsister sur le fait que, comme le soutenait Richard Hoggart², la réception d'un message culturel ne peut jamais être dissociée des conditions sociales où elle s'accomplit et que le chercheur doit toujours essayer de l'interpréter en tenant compte de l'"esprit du lieu", entendu comme une configuration instituée symboliquement comme commune par la parole et dans la pratique. J'ajouterais encore que, vu l'orientation de recherche développée ici, il me paraît indispensable d'insister sur l'irréductibilité du lien entre les contenus et les objets qui les véhiculent et qui participent à la conformation des produits et des usages ou, autrement dit, sur l'irréductibilité du lien entre les formes symboliques et les formes matérielles. Ainsi, toute approche de ce que les récits médiatiques deviennent ou ne deviennent pas dans la vie des gens, de la façon dont ils "prennent chair", se désagrègent, se reconforment socialement... est implantée dans l'aval social du processus ainsi que dans une vision de l'indissolubilité des rapports quotidiens entre les contenus, les pratiques de consommation de ceux-ci et les relations aux objets et aux autres acteurs sociaux.

L'ancrage *ethno*

En abordant la question du terrain et de ce que j'appellerais l'ancrage *ethno*, on peut, peut-être un peu rapidement et dans une

¹ Je pense, entre autres et à titre d'exemples, à D. DAYAN, E. KATZ, *La télévision cérémonielle*, Paris, PUF, 1996; G. DERVILLE, *Le pouvoir des médias*, Grenoble, PUG, 1997; P. BEAUD, P. FLICHY, D. PASQUIER, L. QUÉRÉ, *Sociologie de la communication*, Paris, CNET, 1997.

² R. HOGGART, *La culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970.

perspective prudente de “rapatriement” notionnel et paradigmatique dans le champ des sciences de l’information et de la communication, proposer trois grandes façons d’envisager la définition du terrain dans les approches ethnographiques.

Soit d’abord le terrain comme méthode. “On parle alors, selon Martin de la Soudière, du terrain comme d’une méthode plus «naturelle» que celle des questionnaires et des interviews directives, presque comme une sagesse par rapport à la sophistication d’autres techniques de recherche (...). Le terrain [est alors] une procédure d’observation naturelle qui permet d’atteindre certaines pratiques (...) qu’aucune autre procédure ne permet d’observer”¹. Notons que la spécificité de la méthode fonde, de ce point de vue, les réajustements permanents de la problématique.

Soit ensuite le terrain comme objet. Le terrain est alors non seulement le lieu de l’enquête, mais plus fondamentalement l’objet de la quête de sens. Poussée dans ses retranchements, cette perspective nourrit, comme le dit Geneviève Delbos, “le «culte du terrain», de la «communauté», du petit isolat culturel, que l’on s’efforce de faire advenir à sa seule vérité idiosyncratique”².

Soit enfin, et toujours schématiquement, le terrain comme unité d’observation, c’est-à-dire comme mise en rapport et en tension du lieu concret d’étude, de la problématique et de la méthode. Il va sans dire que, la caricature de la présentation aidant, c’est cette dernière voie qui me paraît la plus judicieuse et la plus fertile scientifiquement pour notre propos.

Ainsi le terrain, compris comme construction d’un territoire d’investigation, associe nécessairement, de mon point de vue et dans le même mouvement, l’indispensable imprégnation empathique et l’établissement de protocoles méthodologiques dynamiques –parce que soumis aux “aléas de la vie authentique”– et toujours explicités.

Par ailleurs, Mondher Kilani a bien montré comment “la référence au terrain [est devenue] une sorte de métaphore pour désigner l’«espace laboratoire» dans lequel se déroule l’activité de l’anthropologue [qui permet] une étude intensive et de première main d’unités

¹ M. DE LA SOUDIÈRE, “L’inconfort du terrain”, *Terrain*, n°11, 1988, p. 95.

² G. DELBOS, “Façons de dire, façons de faire en ethnologie de la France”, *Ethnologie française*, vol. XVIII, n°1, 1988, p. 64.

sociales restreintes"¹. Bien sûr ce statut d'évidence ainsi que l'exigence méthodologique qui s'y incarne mériteraient d'être interrogés plus longuement.

Ajoutons encore que dans la littérature anthropologique, le terrain est aussi régulièrement envisagé comme une épreuve à la fois personnelle et qualifiante (professionnellement).

Dans notre perspective, dire *ethno*, c'est donc, d'une certaine façon, dire "terrain" et opter clairement pour des techniques de recherche fondées sur l'observation et l'oralité plutôt que sur les enquêtes extensives ou statistiques. Certes, la multidimensionnalité, si chère à Edgar Morin à Plozévet², reste un horizon prometteur et alléchant et trouverait judicieusement à s'actualiser dans les recherches que nous tentons de mener au sein de l'Observatoire du récit médiatique, tant dans la dimension transversale de l'étude en aval (le champ de la consommation-appropriation des récits médiatiques) qui nous occupe ici, que dans la dimension verticale et globale du rapport "production-produit-réception", rapport dans lequel, il faut le dire, les aspects cognitifs restent le plus souvent une quasi-boîte noire. Ainsi, dans le premier cas et à titre d'exemple, des études quantitatives ou historiques seraient, en certaines circonstances, des plus pertinentes et, dans le second cas –vertical–, des rapports confrontatifs avec la narratologie, mais aussi avec la socio-économie, peuvent s'envisager comme porteurs de richesse, d'ouverture et de complexification compréhensives.

Cela étant clairement énoncé, reprenons notre parcours ethnosociologique, car la multidimensionnalité de l'investigation, n'implique certes pas que nous devenions des hommes-orchestres des sciences de l'information et de la communication, des espèces d'agents polymorphes de la recherche.

Un programme méthodologique

Abordons maintenant cette question du programme méthodologique, qui tient probablement plus, dans le cadre de cet article, de

¹ M. KILANI, "Les anthropologues et leur savoir: du terrain au texte", in *Le discours anthropologique*, (J.-M. ADAM, M.-J. BOREL, C. CALAME, M. KILANI, dir.), Paris, Méridiens Klincksieck, 1990, p. 78.

² E. MORIN, *Commune en France. La métamorphose de Plodémet*, Paris, Fayard, 1967.

l'annonce et de la volonté que de la description puisqu'il fixe simplement quelques balises propres au positionnement que j'adopte et déclare. Fondée sur la confrontation plutôt que sur la confortation, cette esquisse de programme essaie de penser les conditions d'une pratique de l'observation contrôlée.

M'inspirant de la réflexion de Beatrix Le Wita¹ et repartant de notre question initiale tout en tentant de l'empiriser, on saisit tout de suite combien le terrain qui sera le nôtre nous sépare des racines traditionnelles de l'ethnologie en n'offrant que peu de possibilités d'insertion lourde par une observation directe dans l'espace privé des consommations médiatico-narratives ou par le partage de la vie quotidienne des informateurs avec qui nous souhaitons travailler. D'un point de vue général, je préfère, d'ailleurs, parler d'enquête *in vivo*, comme disait Morin, ou plus exactement d'observation en situation plutôt que d'observation participante² (dont Marc Lits³ et Yves Winkin⁴ pourraient dire que c'est une proposition oxymorique) ou d'observation directe. Cette "situationnalité" est un des axes définitionnels majeurs de l'approche que je tente de mener. On peut l'entendre dans un sens proche de la définition goffmanienne en considérant la situation comme toute zone matérielle, spatiale et temporelle où des actants se trouvent mutuellement en possibilité d'interagir. De la sorte, nous marquons l'indexicalité de tout terrain et nous évitons, me semble-t-il, le piège du localisme radical. D'autre part, il est indispensable de souligner combien la confrontation est agissante comme principe d'élaboration de l'interprétation. Elle agit, en effet à trois niveaux distincts: interne (c'est-à-dire par rapport aux données de l'enquête), externe (c'est-à-dire théorique, bibliographique, cumulatif –les autres terrains–, et confraternel –les autres chercheurs–) et processuel, dans la mesure où on tente d'articuler les différents champs d'investigation portant sur un ou des récits médiatiques. C'est ce que nous avons appelé, il y a quelques instants, la dimension verticale.

¹ B. LE WITA, "Une enquête en milieu parisien", *Ethnologie française*, vol. XII, n°2, 1982, p. 198.

² Il me paraît tout à fait abusif, dans les démarches évoquées ici, de parler de "participation" dans la mesure où, entre autres, cela exigerait du chercheur qu'il prenne un "rôle à temps plein", quel qu'il soit, dans la communauté étudiée, sur le terrain.

³ Voir son article dans le présent volume.

⁴ Y. WINKIN, *Anthropologie de la communication*, Bruxelles, De Boeck, 1996.

Au-delà et en-deça de cette indispensable "confrontation interprétative", je pense également qu'il faut tenter d'instaurer une certaine forme d'ascèse ou de retrait méthodologique, comprise comme un exercice de travail sur soi et d'imposition personnelle faite de rigueur et de distanciation, pour celui qui "nage", lui aussi, dans le bain médiatique quotidien. Cette ascèse ("ce temps du désenchantement émotionnel" pour le chercheur, aurait pu écrire Norbert Elias), cet effort est un retour réflexif rendu encore plus essentiel du fait de l'appartenance du chercheur à la société (et donc à ses récits médiatiques) au sein de laquelle il mène ses investigations et "implante" son terrain. Richard Hoggart, dans un autre contexte, en a, à mes yeux, bien montré l'importance :

En écrivant ce livre, il m'a fallu résister sans cesse à une conviction profonde qui me portait à juger l'ancien plus admirable que le nouveau et à condamner certaines formes du loisir moderne, sans que les documents que j'analysais fournissent toujours un fondement suffisant à ce diagnostic. Il est même à présumer qu'une certaine nostalgie guidait déjà ma lecture des documents. J'ai fait ce que j'ai pu pour contrôler les effets de cette tendance¹.

Autrement dit, c'est tenter de se donner les moyens du "dépandre", de la distanciation instaurée temporellement, du recul. Ainsi, en reprenant les paroles de Norbert Elias, je soutiendrais volontiers qu'"en tant que scientifique, je ne peux présenter le monde comme je souhaiterais qu'il soit. Je ne suis pas libre de le présenter autrement que je le découvre"², même si, je l'ajoute, je reste maître des moyens mis en œuvre pour le découvrir et donc d'une certaine façon le construire.

Il s'agit en fait d'essayer de ne se laisser englober ni par ses représentations préconstruites ni par le seul point de vue de l'observé, que je situe comme premier et référentiel dans toute approche *ethno*. Dans ce sens, le terrain permet la décentration du point de vue égocentré du monde et le repli (ou l'ascèse) permet le retour sur soi, la réflexivité et la distanciation. Je n'insisterai pas ici sur les instruments ou les techniques indispensables à pareille démarche. Citons simplement : les nécessaires allers et retours sur le terrain, le carnet de recherche, le "téléscopage" théorique, les protocoles communs

¹ R. HOGGART, *op. cit.*, p. 42.

² N. ELIAS, E. DUNNING, *op. cit.*, p. 78.

(lorsqu'on travaille avec une équipe de recherche), les relevés topographiques...

D'autre part et en évitant une ethnologie du soi par soi et les tentations de l'essayisme, "l'ethnologie peut, si on suit Christian Bromberger, par la spécificité de son regard (l'attention qualitative, l'aptitude au décentrement), contribuer à décaper les significations de pratiques engluées dans les routines et considérées comme allant de soi, tout comme celles des événements spectaculaires qui forment les rumeurs fondamentales de la vie contemporaine"¹. Dans cette perspective, l'ethnosociologue pourra essayer de dénicher et de reconstituer, à partir des corrélations-connexions-discordances qui se dessinent dans la masse des données récoltées, l'armature, le sens, les configurations qui agissent dans la "socialisation" des récits médiatiques.

Posons, à présent et à partir de notre inscription situationnelle, la question de la portée de nos interprétations. En suivant Gérard Althabe, on peut soutenir que de "l'endroit où il est, [l'ethnosociologue] n'obtiendra que la représentation des échanges qui s'y déroulent, sous la forme d'une mise en scène produite dans sa rencontre avec les sujets et dont le sens doit être principalement cherché dans la situation même où cette rencontre prend place"². En d'autres mots, ce que nous pourrions inférer compréhensivement ne permettra que l'élaboration d'interprétations singulières et les extensions compréhensives qui pourront être construites sur base des différentes confrontations ne seront pas à proprement parler des théories confirmables ou infirmables. Ce seront plutôt des instruments descriptifs, interprétatifs ou notionnels utilisables ou non. L'adéquation de l'extension compréhensive ne pourra alors s'évaluer qu'à son degré de fidélité.

Deux propositions

J'aimerais maintenant, assez sommairement, faire quelques propositions programmatiques de recherche plus concrètes. Ainsi, en

¹ CH. BROMBERGER, "Ethnologie, patrimoine, identités", in *L'Europe entre cultures et nations* (D. FABRE, dir.), Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1996, p. 21.

² G. ALTHABE, "Ethnologie du contemporain et enquête de terrain", *Terrain*, n°14, 1990, p. 126.

paraphrasant Christian Bromberger¹, on pourra peut-être un peu mieux voir si une ethnosociologie de l'implantation, de la vie et de la production sociale des récits médiatiques, idéalement souhaitable, est concrètement possible. On verra peut-être un peu mieux comment ce "bel objet" –beau par sa richesse sociale et symbolique– peut tenter de se tenir un peu à l'écart de l'impressionnisme ou de la spéculation fondée sur de simples bribes documentaires ou expérientielles.

Je ne traiterai ici brièvement que de deux aspects qui d'ailleurs renvoient l'un à l'autre : les traces du récit médiatique et les catégorisations profanes.

Envisageons d'abord les traces du récit médiatique, tout en mesurant ce que le terme de "traces" peut porter en lui comme ambiguïté. Il y a là une véritable question qui touche à la fois à la récolte-construction et au désenfouissement des données. Certes, un certain nombre d'éléments paraissent plus immédiatement accessibles, comme par exemple les formes d'attestation qui renvoient directement et explicitement aux objets dont elles proviennent. Ainsi afficher ou coller sur la vitre arrière de sa voiture ou à la fenêtre de sa maison le portrait de deux fillettes disparues et assassinées² découpé dans un journal quotidien n'est peut-être pas, strictement parlant, consommer du récit médiatique, mais c'est une forme d'attestation sociale de participation à une histoire qui secoue manifestement la population belge. C'est aussi une attestation qui affirme sa provenance (le journal où la photo a été découpée). Cet exemple, particulièrement massif ces derniers temps en Wallonie, me semble valoir plus largement pour tout ce qui se montre plus ou moins directement. Je pense, entre autres, aux conversations qu'avaient analysées Dominique Boullier³.

Mais au-delà, se posent les questions plus délicates du repérage, de la perception des contaminations, de la mise en relation des contenus, des objets et des pratiques. Afin d'essayer de nommer plus clairement les choses et les phénomènes, je propose d'opérer une distinction toute simple (à vocation opératoire et presque instrumen-

¹ CH. BROMBERGER, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995, p. 13.

² Je fais allusion au portrait de Julie et Melissa, assassinées par Marc Dutroux. Cette affaire, et plus largement toutes les affaires de disparitions d'enfants, agite depuis plusieurs mois le paysage institutionnel, politique, médiatique et civil belge. Les médias étrangers y ont fait largement écho.

³ D. BOULLIER, "Savez-vous parler télé?", *Médiaspouvoirs*, n°21, 1991, p. 173-186.

tentale) entre ce que je nomme, d'une part, les *récits*¹ *circulants* et, d'autre part, les *récits provoqués*. Cette distinction est essentiellement fondée, du point de vue du chercheur, sur la différenciation des modalités de récolte et de captation des données (ici les récits).

Les récits circulants sont en fait les récits qui "courent" dans la vie ordinaire, dans la vie quotidienne, dans la vie des gens –dont le chercheur fait partie qu'il le veuille ou non. Ces récits circulants sont, pour le chercheur, des traces de ce qui se raconte de façon non contrainte (en rapport avec les récits produits par et dans les médias) dans diverses situations et occurrences –qu'il faut toujours tenter de prendre en compte– de la vie de tous les jours. Ces récits se recueillent par l'immersion du chercheur dans différentes situations sociales². Certes, au-delà des questions épistémologiques, cela pose la question interprétative (pour ainsi dire insoluble) suivante : quelle est la part du médiatique, du jeu médiatique³, dans ces récits, ces représentations, ces définitions et usages sociaux ? Tout cela ne constitue pas, bien sûr, un isolat et c'est un des apports confrontatifs et théoriques de la socio-économie et des approches politiques de la rappeler sans cesse.

A la différence des récits circulants, les récits provoqués sont stimulés, encouragés, imposés par le chercheur⁴ qui incite les acteurs sociaux à "faire part" ou à raconter. Les récits provoqués sont donc avant tout des récits de recherche d'où, comme pour les récits circulants, les données devront être désenfouies et pour lesquels une nécessaire mise en contexte (tant du cadre des entretiens que des situations de vie des informateurs) devra être faite.

Ces deux catégories de récits –qui peuvent porter à la fois narrativement sur des contenus et socialement sur des évaluations de contenus, de genres, de médias...– peuvent faire l'objet de recueil et d'analyse spécifiques ou confrontées.

¹ J'utilise ici le terme de "récits" dans un sens expansé, étendu, comme ce qui se raconte à propos de ce qui fait l'actualité (médiatique).

² Les questions du positionnement du chercheur, de la déclaration de son statut, des modes de captation des données, de la reproduction des observations... sont alors au centre de la réflexion épistémologique qui doit être menée.

³ On peut entendre ici par "jeu médiatique", les rapports avec "l'ensemble" des récits médiatiques qui imprègnent et/ou sont "dévérés" dans "l'univers social". Ces rapports sont souvent indécélables.

⁴ Méthodologiquement, différents degrés de "provocation" des récits doivent être distingués.

Abordons ensuite le deuxième axe : les catégorisations profanes. Il faut insister ici sur l'importance d'essayer d'apercevoir, au travers du point de vue des acteurs-informateurs, comment les médias, les récits médiatiques, les processus de médiatisation participent aux constructions catégorielles de sens commun et comment des éléments du système médiatique se trouvent eux-mêmes catégorisés, définis pour être utilisés et "faire sens" dans la vie ordinaire.

L'ethnosociologue est donc empiriquement confronté aux entremêlements effectués dans la vie (certains disent la nuit) sociale. Entremêlements et définitions opératoires de genres, de supports, de types, de médias... qui passent par différentes mises en forme et évaluations qui vont des récitations aux argumentations en passant par des mimiques ou des dispositifs matériels mis en place, par exemple, dans l'intérieur domestique, soit aussi par un certain nombre d'éléments non narratifs.

Le travail de confrontation interne des données permet, me semble-t-il, d'aller au-delà du constat "autant d'utilisateurs, autant de récits", tout en n'occultant pas les dimensions personnelles. Ce travail sur les catégorisations permet également une confrontation externe avec certains résultats obtenus par les analystes du texte et les narratologues.

Cette position nous permet d'envisager, sous forme de questions, deux prolongements qu'il me paraîtrait utile de creuser davantage.

Ainsi, si on admet avec David Morley¹ que les textes comportent des éléments directifs de clôture du sens, peut-on soutenir, par une sorte de réversibilité, qu'un récit médiatique d'information en développement temporel se voit provisoirement (et éventuellement de façon répétitive) clôturer socialement² ?

La deuxième question renvoie de façon assez large à ce que Marc Augé a appelé, en se référant à Vincent Descombes, "les territoires (ou les pays) rhétoriques"³. Cette notion permet-elle des

¹ Voir, par exemple, D. MORLEY, "La «réception» des travaux sur la réception", *Hermès*, n°11-12, 1993, p. 31-46.

² Par clôture sociale, j'entends simplement que les façons de faire, de vivre et de représenter le monde –socialement élaborées et partagées– comportent des éléments directifs de clôture des récits médiatiques en ce qui concerne leur "déploiement" social.

³ M. AUGÉ, *Domaines et châteaux*, Paris, Éd. du Seuil, 1989. Marc Augé questionne cette notion de "territoires rhétoriques" à partir de sa définition des "non-lieux" (voir M. AUGÉ, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éd. du Seuil, 1992).

opérationnalisations productives par rapport à notre questionnement ? Autrement dit, en prenant en compte, dans des opérations distinctes et “confrontables”, tant les médias que les paroles des acteurs sociaux, quels sont les tracés de frontières qui s’actualisent sur base de partitions établies à partir des signes et des sentiments d’être avec les siens, c’est-à-dire ceux dont on parvient –fût-ce imaginairesment– à se faire comprendre sans trop de problèmes et pour lesquels on parvient à entrer dans les raisons sans de trop longues explications.

En conclusion, il me semble que se risquer à pratiquer une approche d’inspiration ethnosociologique portant sur la dimension sociale des récits médiatiques, c’est avant tout opter pour l’irréductibilité empirique du “frottement” aux autres et à soi-même. Et comme il est presque de coutume dans le présent type d’exercice programmatique, je souhaiterais terminer en évoquant une ouverture réflexive, ce qui est d’ailleurs souvent une façon de dire que les axes qui précèdent n’ont pu être traités avec suffisamment de cohérence et de contradiction.

On sait combien le souhait d’articulation –en ce qui nous occupe, la prise en compte dynamique et reliée de la dimension verticale–, tout comme l’interdisciplinarité “résumé, selon l’expression de Marc Augé¹, l’importance et l’inextricable imbrication de nos certitudes et de nos espoirs”. Il me paraît cependant que toute tentative d’articulation des appréhensions du processus médiatique complexe “production-produit-consommation” doit s’envisager de façon la moins mécanique possible. C’est-à-dire que cette articulation, plutôt que d’être posée au départ comme un donné intangible, doit davantage se définir et se (re)formuler dans la dynamique de la recherche elle-même. Elle doit être abordée de manière tangentielle, si on entend par là que les zones de recouvrement entre ces trois univers d’investigation (production-produit-consommation), mais aussi de déploiement narratif et social ne doivent pas être posées a priori et que ce qui nous préoccupe en fin de compte, du moins dans le champ de la réception et de l’usage social, ce sont les affleurements et les émergences. En d’autres mots, ce qui intéresse l’ethnosociologue, c’est peut-être, pour le dire simplement, la “vie sociale” des récits médiatiques.

¹ M. AUGÉ, *Symbole, fonction, histoire. Les interrogations de l’anthropologie*, Paris, Hachette, 1979, p. 189.